

La première année de pratique médicale de Freud, 1886-1887

Siegfried Bernfeld, Suzanne Cassirer Bernfeld, Traduction de l'américain et de l'allemand par **Thierry Longé**

DANS **ESSAIM** 2019/2 (N° 43), PAGES 179 À 196
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1287-258X

ISBN 9782749265087

DOI 10.3917/ess.043.0179

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-essaim-2019-2-page-179.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La première année de pratique médicale de Freud, 1886-1887¹

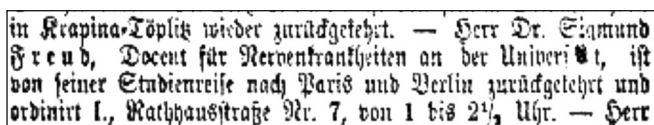
Siegfried Bernfeld et Suzanne Cassirer Bernfeld

Traduction de l'américain et de l'allemand² par Thierry Longé

« Vous voulez mon jugement sur le D^r Siegfried Bernfeld ? Il est facile à rendre puisqu'il s'agit d'une personnalité sans ambiguïté. C'est un remarquable expert de la psychanalyse. Je le considère peut-être comme la tête la plus solide de mes étudiants et de mes disciples. Il a, en outre, un niveau de connaissance supérieur, c'est un conférencier impressionnant et un enseignant extrêmement performant.

Ainsi, je peux dire qu'en tout et pour tout nous l'avons profondément regretté lorsqu'il est parti pour Berlin. »

S. Freud, Lettre de recommandation du 22 janvier 1931



in Reapina-Töplitz wieder zurückgekehrt. — Herr Dr. Sigmund Freud, Docent für Nervenkrankheiten an der Universität, ist von seiner Studienreise nach Paris und Berlin zurückgekehrt und ordinirt I., Rathhausstraße Nr. 7, von 1 bis 2¼ Uhr. — Herr

« Le docteur Sigmund Freud, privat-dozent en neuropathologie³ à l'université, de retour de son voyage d'études de Paris et Berlin, exerce au numéro 7 de la Rathausstrasse, de 13 h à 14 h 30⁴. »

1. Cet article parut en anglais pour la première fois en mars 1952 sous le titre « Freud's First Year in Practice, 1886-1887 » dans le *Bulletin of the Menninger Clinic*, Bd 16, Nr 2, p. 37-49. Il fut repris en 1953 dans *The Yearbook of Psychoanalysis*, Bd 9, p. 9-22.
2. Cette traduction utilise également les remarques traductionnelles et les notes de bas de page introduites par Ilse Gubrich-Simitis (IGS), qui a rassemblé sous le titre *Siegfried Bernfeld, Suzanne Cassirer-Bernfeld. Bausteine der Freud-Biographie* (« Éléments d'une biographie de Freud ») l'ensemble des textes de ces deux auteurs relatifs à la biographie de Freud (Suhrkamp, 1988, p. 181-197).
3. Titre universitaire acquis le 5 septembre 1885 autorisant Freud à enseigner la neuropathologie.
4. Cette annonce se trouve dans la « Kleine Chronik » des *Neuen Freien Presse* du 25 avril 1886, p. 4. Bernfeld a utilisé un libellé de l'annonce sensiblement différent : « Sigmund Freud, M. D., Lecturer

Cette annonce, et d'autres similaires parurent dans les journaux médicaux viennois en mai 1886. Après avoir quitté Paris à la fin du mois de février, Freud passa plusieurs semaines à Berlin pour rafraîchir ses connaissances en pédiatrie auprès de Baginsky⁵, et c'est en avril qu'il ouvrit son cabinet à Vienne. Il était prêt à recevoir des patients dès le dimanche de Pâques. Dans une lettre du 12 avril 1936⁶, il écrivit : « Ce dimanche de Pâques marque pour moi le cinquantième anniversaire du début de ma pratique médicale. » C'est une date d'ouverture plutôt étrange, quand on sait qu'à Vienne le dimanche pascal était un jour férié particulièrement célébré ; les commerces et les bureaux étaient tous fermés, et même les services d'urgences étaient peu accessibles. Le calendrier nous indique que le dimanche de Pâques tombait cette année-là un 25 avril.

Bien que le cercle des amis de Freud fût large et qu'il comptât des personnages influents comme Nothnagel⁷, Breuer et Chrobak⁸, il semble bien qu'au cours des premiers mois de pratique il eût moins de patients qu'il n'en escomptait.

Il ne resta pas pour autant désœuvré. Peu après son installation à la Rathausstrasse, il achevait la traduction des *Leçons* de Charcot⁹ déjà commencée à Paris. Dans son introduction¹⁰, datée du 18 juillet 1886, il se réjouit de ce qu'une version allemande d'une œuvre majeure de

in Neuropathology at the University of Vienna, has returned from a six months' trip to Paris, and now resides at Rathausstrasse 7 » (IGS).

5. Adolf Aron Baginsky (1843-1918), professeur de pédiatrie à Berlin, auteur d'un traité d'hygiène infantile (Adolf Baginsky mit Unterstützung von Otto Janke, *Handbuch der Schulhygiene : zum Gebrauche für Ärzte, Sanitätsbeamte, Lehrer, Schulvorstände und Techniker*, 1898)
6. Sigmund Freud, Lettre adressée à Suzanne Cassirer Bernfeld le 12 avril, jour de Pâques 1936, dans Suzanne Cassirer Bernfeld, *Freud and Archaeology* (traduction I. Gubrich-Simitis, *Freud und Archäologie*, dans *Bausteine der Freud-Biographie*, op. cit., p. 254)
7. Carl Nothnagel (1841-1905), professeur de médecine interne à l'université de Vienne.
8. Rudolf Chrobak (1843-1910), gynécologue viennois très en vue à l'époque. Il est le rédacteur de l'ordonnance à laquelle Freud, dans sa *Contribution à l'étude du mouvement psychanalytique*, donna toute sa célébrité : « Penis normalis dosim repetatur ».
9. À partir du mois d'octobre, l'éditeur a placé dans les journaux médicaux spécialisés des encarts publicitaires pour le livre. Dès le mois de mai, paraît en bonnes feuilles, avant l'édition définitive de juillet, la traduction de la conférence de Charcot traitant d'un cas de coxalgie hystérique de cause traumatique chez un homme. La conférence est publiée dans le *Wiener Medizinische Wochenschrift* du 15 et du 22 mai 1886 sous le titre « Übersetzung von : Charcot, Jean-Martin, "Ueber einen Fall von hysterischer Coxalgie aus traumatischer Ursache bei einem Manne" » (IGS).
10. Sigmund Freud, « Vorwort des Übersetzers » (avant-propos du traducteur) du livre de J.-M. Charcot, *Leçons sur les maladies du système nerveux faites à la Salpêtrière* (1886), dans GW, Nachtragsband, p. 52-53. « Après avoir surmonté ma surprise initiale devant les résultats des nouvelles recherches de Charcot et pris la mesure de leur importance éminente, je sollicitais l'autorisation du professeur Charcot de faire la traduction allemande des conférences contenant ces nouvelles théories. Je dois ici le remercier non seulement pour la promptitude avec laquelle il me donna son autorisation, mais aussi pour son aide ultérieure, ce qui a rendu possible la publication de la présente édition allemande plusieurs mois avant l'édition française » (traduction personnelle).

Charcot paraisse avant l'original en français¹¹. En juillet, il donne aussi un compte-rendu des recherches faites sur le nerf acoustique¹² (*nervus acusticus*) dans le laboratoire de Meynert l'année précédente.

De plus, c'est entre mai et juillet qu'il prit ses fonctions de chef du tout nouveau service de neurologie ambulatoire au dispensaire public pour enfants malades (Öffentliches Kinder Kranken Institut), sous la direction énergique et ambitieuse de Kassowitz¹³.

En septembre, il fait plus de mille kilomètres pour se rendre à Wandsbek, près de Hambourg, et épouser Martha Bernays, sa fiancée depuis plus de quatre ans, qui vivait là avec sa mère et sa sœur. Le mariage eut lieu à l'hôtel de ville le 16 septembre. Soixante-quatre ans plus tard, Martha Freud se souvenait encore très nettement des taquineries de l'officier ministériel lors de la cérémonie pour qu'elle signe lisiblement de son nouveau nom et sans la moindre hésitation sur le registre de mariage¹⁴. Elle avait alors vingt-cinq ans et Freud trente.

Avant de quitter Vienne pour aller chercher sa femme, Freud avait loué un appartement de quatre pièces à usage mixte, domicile et cabinet médical¹⁵. Il était situé dans le Kaiserliches Stiftungshaus (l'immeuble de la Fondation impériale), donnant sur le Schottenring, dans un quartier proche de la nouvelle université, qui depuis les années 1860 était devenu l'un des espaces résidentiels les plus à la mode de la ville. L'appartement avait une certaine solennité, les pièces étaient larges et belles.

Le Stiftungshaus était plus connu sous la sinistre appellation de Maison de l'Expiation (Sühnhaus). Le 8 décembre 1881, le feu avait ravagé le Ring-Theater de Vienne quelques minutes avant la première viennoise

11. Charcot fut enchanté de la traduction ; pour le remercier, il offrit à Freud un exemplaire relié en cuir de ses œuvres complètes avec la dédicace suivante : « À Monsieur le Docteur Freud, excellent souvenir de la Salpêtrière, Charcot » (IGS).

12. Sigmund Freud, « Über den Ursprung des Nervus acusticus » (« Sur l'origine du nerf acoustique »), *Monatsschrift für Ohrenheilkunde sowie für Kehlkopf-, Nasen-, Rachen-Krankheiten*, vol. XX, n° 8, août 1886, p. 245-251 et p. 277-282. L'article fut écrit avant son départ pour Paris. Sa parution tardive n'est qu'une affaire éditoriale. Freud en donna le résumé suivant : « Description de l'origine du nerf acoustique d'après des préparations de fœtus humain, illustrée de quatre figures de coupes transversales et d'un schéma. Le nerf acoustique est fractionné en trois portions dont la plus basse (la plus médullaire) se termine dans le ganglion acoustique et trouve ses prolongements à travers le corps trapézoïde et les voies de l'olive supérieure, la deuxième est à suivre en tant que racine "ascendante" de l'acoustique de Roller dans le noyau dit de Deiters, la troisième débouche dans le champ acoustique interne du bulbe rachidien d'où se développent les prolongements cérébelleux. Des indications détaillées sur le parcours ultérieur de ces voies aussi loin qu'elles ont pu être suivies » (GW I, p. 470-471, traduction personnelle).

13. Max Kassowitz (1842-1913), pédiatre autrichien renommé. Directeur du premier Institut public pour enfants malades à Vienne. Freud exerça ses fonctions sous sa direction de 1886 à 1896. Dès 1888, c'est au titre de travaux menés dans le cadre de cet institut que Freud fit paraître l'article suivant : « Über Hemianopsie im frühesten Kindesalter » (« De l'hémianopsie de la prime enfance »), *Wiener Medizinische Wochenschrift*, t. 38, 1888, p. 1081-1086 et 1116-1121.

14. Communication personnelle de mademoiselle Anna Freud.

15. De même, communication personnelle d'Anna Freud.

des *Contes d'Hoffmann*. Plus de quatre cent cinquante personnes trouvèrent là une mort horrible et l'on finit par savoir que la plupart d'entre elles auraient pu être sauvées si les autorités n'avaient pas fait preuve de négligence incroyable. À la suite de quoi, l'empereur François-Joseph décida de faire construire, sur ses propres deniers, un immeuble d'habitation sur le site de la catastrophe : les loyers reviendraient pour toujours aux œuvres de charité viennoises. « Il fut difficile de trouver des locataires pour les appartements de cet immeuble situé à l'endroit où tant de gens avaient perdu la vie », écrit Anna Bernays¹⁶ dans ses souvenirs. « Mon frère, loin de partager la superstition du plus grand nombre, n'hésita pas à s'installer là avec sa jeune femme, et son exemple en encouragea plus d'un. À la naissance du fils aîné de Sigmund, l'empereur honora le premier enfant né dans la *Süohnhaus* en offrant lui-même un magnifique vase de la manufacture royale de porcelaine. » Aucun des journaux viennois de l'époque ne fit mention d'un tel présent ; impossible qu'ils aient passé sous silence l'émouvant récit d'une intervention personnelle de l'empereur ; nous nous contenterons donc de la version plus modeste d'une simple lettre de félicitations adressée par la chancellerie¹⁷.

Nous n'avons pas d'informations précises sur les débuts de la pratique médicale de Freud si ce n'est celles contenues dans les deux anecdotes suivantes. Alors qu'il était un jour seul à son cabinet, la sonnerie de la porte retentit et il entendit les voix de sa bonne et d'une femme conversant dans l'entrée. S'impatientant de ce que la visiteuse ne soit pas introduite immédiatement, il sortit dans le couloir de l'entrée et, interrompant la conversation, précipita lui-même la visiteuse sur une chaise à côté de son bureau. Elle jeta un regard autour d'elle mais resta silencieuse. « Ça ne vous plaît pas ici ? », lui demanda-t-il. « Au contraire, j'aime beaucoup. » « Alors quel est le problème ? », continua Freud. « Rien de particulier, docteur, mais je suis déjà en retard et je dois passer prendre les médicaments contre les maux de tête de M^{me} X » – une connaissance éloignée de Freud dont il reconnut alors la bonne.

La seconde anecdote concerne une guérison et nous a été racontée par le propriétaire de l'une de ces libraires de livres d'occasion du Wollzeile¹⁸ à Vienne. Constatant notre intérêt pour les anciens livres de neurologie de Freud, il nous demanda si le célèbre professeur pouvait d'aventure être ce même docteur Freud qui utilisait une machine de faradisation dans la *Süohnhaus*. Il expliqua qu'à cette époque, alors qu'il était un jeune garçon de 14 ans, il fut renversé par un taxi sur la Ringstrasse et présenta des

16. Anna Freud-Bernays, « My Brother, Sigmund Freud », *Am. Mercury*, n° 51, p. 341, 1940.

17. Communication personnelle d'Anna Freud.

18. Le Wollzeile est un quartier de Vienne. Il tient son nom des tisserands (*Wollwebern*) et des marchands de laine (*Wollhändler*) qui l'ont occupé initialement.

crises hystériques dans les suites du choc. L'un des témoins lui suggéra de faire appel au docteur récemment installé dans l'immeuble d'à côté. Le docteur Freud l'avait guéri après plusieurs semaines d'un traitement par faradisation. Il a toujours gardé le souvenir de sa gentillesse et de ses yeux magnifiques.

Tandis que la pratique médicale de Freud démarrait de façon lente et très ordinaire, un événement, qui devait avoir une influence importante à long terme sur son avenir, eut lieu à l'occasion de la réunion du 15 octobre 1885 de la Société des médecins viennois¹⁹ – soit moins d'un mois après son mariage. Freud se devait de rendre compte à cette institution de son séjour parisien financé grâce à une bourse de l'Université. Cette Société n'était pas une organisation obligatoire et semi-officielle comparable à l'American Medical Association ; mais de toutes les différentes sociétés médicales indépendantes, c'est elle qui jouissait du plus grand prestige professionnel et scientifique. Les nombreux hebdomadaires médicaux viennois – et on peut ajouter, de tous les autres centres universitaires de langue allemande – dépêchaient des correspondants spéciaux pour couvrir ses réunions et en rendaient régulièrement compte dans le détail. C'est ce qui a permis de reconstruire l'intervention de Freud et la discussion qui s'ensuivit de façon bien plus complète que le bref récit qu'il en fit lui-même dans sa *Selbstdarstellung*²⁰.

C'était la première réunion suivant les vacances d'été. Le président, le professeur Bamberger²¹, spécialiste de médecine interne, ouvrit la session avec un discours officiel de bienvenue. « Malheureusement, dit-il, une goutte amère de vermouth se mêle au bonheur de la réunion avec la grave maladie du D^r von Arlt²², le président honoraire de la Société, et la mort de l'un de nos membres les plus éminents, le D^r Theodor von Jurié²³. » Après une minute de silence en l'honneur du disparu, le D^r Grossman présenta un cas de lupus gingival.

Freud prit ensuite la parole à propos de l'hystérie masculine. Son séjour à Paris, dit-il pour commencer, lui a permis de se familiariser avec les récents travaux de Charcot, consacrés presque exclusivement alors à l'étude de l'hystérie. Freud indiqua d'emblée qu'il ne présenterait que

19. Wiener Gesellschaft der Ärzte.

20. Notre présentation s'appuie sur les comptes-rendus de la séance parus dans la *Wiener medizinischen Presse*, t. 27, 1886, p. 1407-1409, dans les *Wiener medizinischen Blättern*, t. 9, 1886, p. 1292-1294, et dans le *Wiener medizinischen Wochenschrift*, t. 36, 1886, p. 1445-1447.

21. P^r Heinrich von Bamberger (1822-1888), fondateur de la revue *Wiener klinische Wochenschrift* en 1888 (cf. lettre à Fließ du 4 février 1888).

22. P^r Carl Ferdinand Ritter von Arlt (1812-1887), formé à Prague, il occupa la chaire d'ophtalmologie à Vienne de 1856 à 1883.

23. *Wiener medizinischen Wochenschrift*, op. cit., p. 1445-1447.

D^r Theodor Jurié, médecin et chirurgien viennois, auteur de *Die Pflichten und Rechte der österreichischen Aerzte*, Wien, 1847 (« Les devoirs et les droits des médecins autrichiens »).

quelques-unes des conclusions et des idées de Charcot, qui de son point de vue sont aussi importantes qu'elles sont novatrices. On lui concédera sans doute, poursuivit-il, que, d'une façon générale, la plupart des médecins ne tiennent pas l'hystérie pour un concept scientifique précis, mais utilisent communément le terme comme un vague équivalent de « nerveux ».

Dans la plupart des cas, indiqua-t-il, le diagnostic repose sur l'âge et le sexe du patient, sur l'évolution de l'affection, sur l'instabilité symptomatique, mais reste essentiellement un diagnostic par défaut, et ce par l'impossibilité de faire coïncider ce complexe symptomatique avec une quelconque entité nosologique connue jusque-là. Il était de plus généralement admis que l'hystérie était une maladie affectant exclusivement le sexe féminin.

Précisément, leur dit Freud, c'est le grand mérite de Charcot d'avoir réussi à caractériser, à l'instar de nombreuses autres maladies, une forme typique, la *grande hystérie*²⁴, par plusieurs critères diagnostiques positifs : (1) des crises spécifiques en quatre périodes ; (2) la perturbation du système sensoriel, fréquemment sous la forme d'hémianesthésie cérébrale ; (3) des troubles visuels ; (4) des troubles locomoteurs ; (5) des zones hystérogènes. Si aucun cas ne représente totalement la forme typique, le diagnostic, lui, peut être établi par le degré de proximité avec celle-ci. Bien que la forme typique élaborée par Charcot l'ait été après l'invention du terme « hystéro-épilepsie », il a fini par considérer que de tels cas relevaient de l'hystérie. Le deuxième mérite de Charcot, dit Freud, est d'avoir apporté la preuve de l'existence d'un ordre clairement défini dans les symptômes hystériques, et d'avoir détruit le préjugé assimilant hystériques et simulateurs. Enfin, Charcot a montré qu'il n'y avait pas de relation nécessaire entre une hystérie et les organes génitaux. L'hystérie masculine, qui à l'époque de Charcot était considérée comme une curiosité, voire comme une contradiction étymologique, est un fait – qu'il n'est pas rare de rencontrer. Charcot n'a trouvé aucune différence symptomatique entre les hystéries masculines et féminines. Bien au contraire, la grande forme typique apparaît fréquemment chez les hommes. Charcot croyait même que la région correspondant chez les hommes aux ovaires était hystérogène. Il pensait aussi que chez les hommes, l'hystérie pouvait s'installer dans les suites de traumatismes insignifiants, probablement liés à un shock psychique²⁵, en cas ou non de prédisposition héréditaire personnelle. Freud illustra cela par une présentation détaillée du premier cas d'hystérie masculine de Charcot, qu'il avait eu lui-même cependant la chance d'observer à la Salpêtrière.

Pour conclure, Freud aborda brièvement une conséquence de la théorie de Charcot contenant une importance pratique. Charcot inclinait

24. En français dans le texte.

25. Nous conservons la forme que Charcot donne à l'écriture de ce traumatisme psychique.

à reconnaître comme hystérie la plupart des états pathologiques survenus après un accident ferroviaire – ce que l'on nomme communément le « railway spine²⁶ » ou « railway brain ». Sur ce point, Charcot s'accordait avec plusieurs Américains, tandis que des médecins allemands le contredisaient vigoureusement. Bien que cette question n'ait pas été définitivement tranchée, Charcot n'ayant pas à ce jour étudié de tels cas, Freud pensait qu'elle méritait de retenir l'attention des médecins.

La discussion fut ouverte par Rosenthal²⁷, qui fit observer qu'il était de notoriété publique que l'hystérie affectait les hommes, bien que beaucoup plus rarement que les femmes, et il décrivit en détail deux cas de cette nature qui avaient retenu son attention dans les années 1860. Il était également bien connu, dit-il, que des shocks psychiques causés par des traumatismes, fussent-ils presque insignifiants, pouvaient conduire à l'hystérie. Dans ce cas, dit-il, ordinairement l'excitation provient du cortex.

Meynert²⁸, qui intervint après Rosenthal, fit remarquer que dans sa clinique il avait pendant dix ans observé des cas d'altérations psychologiques associés à des crises d'épilepsie et des troubles de la fonction de la conscience – la plupart d'entre eux étant consécutifs à des expériences traumatiques. Il a désigné de tels cas d'« épileptoïdes ». Il ajouta qu'il serait vraiment très intéressé à ce que le Dr Freud vienne dans sa clinique et lui démontre sur ses cas le bien-fondé de tout ce qu'il a affirmé dans sa conférence. Meynert déclara également qu'il ne pouvait suivre Rosenthal sur l'origine corticale de l'hystérie.

Bamberger, qui prit la parole ensuite, confessa que, en dépit de sa grande admiration pour Charcot et son intérêt pour le sujet, il ne trouvait rien de neuf dans la présentation de Freud et que tout ce dont il avait parlé était bien connu à Vienne et de longue date. Il trouvait la classification de Charcot en petite et grande hystéries peu convaincante au motif que

-
26. John Eric Erichsen a donné dès 1867 la première description de ces affections post-traumatiques liées aux collisions ferroviaires (*On Railway and other Injuries of the Nervous System*, Philadelphia, Henry C. Lea, 1867). Ni le *railway spine* ni le *railway brain* – littéralement et respectivement la moelle épinière et le cerveau ferroviaire – n'ont trouvé à l'époque de Charcot de traduction satisfaisante en français et sont donc passés dans l'usage médical courant. Il en fut de même en allemand.
 27. Moritz Rosenthal (1833-1889), professeur de neurologie autrichien, auteur de l'ouvrage de référence en neurologie : *Handbuch der Diagnostik und Therapie des Nervenkrankheit*, Wiesbaden, Enke, 1870 (« Manuel de diagnostic et de traitement des maladies nerveuses »). Il avait également publié deux cas d'hystérie masculine seize ans plus tôt, dans *Klinik der Nervenkranken nach seiner an der Wiener Universität gehaltenen Vorträgen* (1870). C'est au traité de ce même Moritz Rosenthal – *Traité des maladies du système nerveux* – que J.-M. Charcot fait référence dans sa dixième leçon sur les maladies du système nerveux (1887) dans la note 1 de la page 315.
 28. Theodor Meynert (1833-1892), psychiatre et neuro-anatomiste allemand. Freud fut son assistant dans son laboratoire d'anatomie cérébrale de 1883 à 1885 et interne six mois dans son service de psychiatrie. Son œuvre d'anatomie cérébrale s'imposa en son temps comme une œuvre majeure. Il a décrit sous le nom d'*amentia* une forme particulière de confusion hallucinatoire aigüe, que Freud utilisera pour élaborer sa propre théorie du deuil.

certains cas de grande hystérie ne donnaient pas lieu à des attaques d'hystérie. En guise d'illustration, il évoqua le cas d'une jeune fille qui depuis l'âge de deux ans souffrait d'une paralysie des membres inférieurs, d'une importante contracture des extrémités et d'une paralysie de la vessie, mais, bien que personne ne doutât de la gravité de son hystérie, elle ne relevait pas pour autant de la forme typique d'hystérie décrite par Charcot. L'existence de l'hystérie masculine, poursuivit-il, est bien connue. L'étiologie traumatique pourrait être une nouveauté, mais elle n'est pas valable. Le « railway spine » n'est certainement pas une hystérie, affirma-t-il, bien que ses symptômes montrent des similitudes avec elle.

Leidesdorf²⁹, le dernier intervenant, dit qu'il avait vu de nombreux cas de troubles médullaires sévères développés après des accidents de chemin de fer, notamment des paralysies progressives. Il ne voulait pas exclure *a priori* la possibilité d'hystérie consécutive à un traumatisme, mais il avait vu bien des cas, et particulièrement chez les jeunes hommes, où le traumatisme avait produit une insomnie temporaire, une instabilité, et d'autres symptômes de cette nature qui n'avaient pas le moindre rapport avec une hystérie.

Puis Latschenberger a pris la parole pour un exposé intitulé « De la présence de bile dans les tissus et les fluides au cours des maladies graves de l'animal ». Une brève mais vive controverse eut lieu entre Bamberger et Latschenberger³⁰ à la fin de la réunion, qui n'était qu'une de ces banales discussions hebdomadaires parmi tant d'autres à la Société des médecins.

Freud dans son autobiographie³¹ résume cette discussion en un « je me heurtai à un accueil hostile » sans exagération de sa part. Ce ne fut pas seulement Rosenthal, un neurologue tenu en piètre estime par ses contemporains, mais aussi Bamberger, Meynert et Leidesdorf – les dirigeants de l'école médicale viennoise – qui tous recoururent à un mode d'objection de bas niveau. Le point soulevé par Freud ne concernait pas la fréquence de l'hystérie masculine ; l'existence de cas d'hystérie masculine, même rares, invalidait la conception de l'hystérie alors en vigueur comme une perturbation d'origine ou de causalité utérine. Bamberger alla jusqu'à se méprendre sur le sens de la création des formes typiques par Charcot. La gravité du cas et le degré de proximité avec la forme typique (la présence ou non de symptômes spectaculaires ou caractéristiques, tels que les crises) sont deux dimensions qui ne peuvent être confondues. Freud, dans l'introduction de son exposé, avait pris le soin d'alerter contre de telles erreurs.

29. Maximilian Leidesdorf (1818-1889), psychiatre viennois.

30. Johann Latschenberger (1847-1905), physiologiste autrichien. Un temps démonstrateur à l'Institut de physiologie de Brücke. Il enseigna dans les années 1890 la physiologie à l'école vétérinaire de Vienne.

31. Sigmund Freud, *Selbstdarstellung*, 1925 (*Sigmund Freud présenté par lui-même*, traduction de Fernand Cambon, Paris, Gallimard NRF, 1984, p. 26).

Les différentes remarques sur le « railway spine » étaient manifestement hors du propos théorique de Charcot. Meynert n'envisagea et ne proposa qu'une investigation minutieuse de ses propres cas d'épileptoidies pour déterminer si oui ou non ils relevaient de l'hystérie de Charcot ; mais son invitation relevait plus de la facétie, voire du mépris à l'égard de Freud.

Pour quels motifs exprimaient-ils de tels jugements hâtifs et non scientifiques ? Quelles émotions interféraient là avec la raison ? Il était de notoriété publique que la quasi-totalité des leaders de la Société des médecins n'étaient guère enclins à écouter les nouveaux venus, dont la seule fonction souhaitée était d'être leur public. Cette attitude irritait de longue date les membres les plus jeunes de la Société, et conduisit finalement à la création du Club médical, où les jeunes chercheurs se sentirent à l'abri de l'impolitesse, pour ne pas dire de la rudesse, d'un Bamberger et de ses semblables. Mais le rejet unanime du 15 octobre n'était pas tant dirigé contre Freud lui-même – en tant que jeune privatdozent prétendant instruire plus savant que lui – que contre le traître à l'école médicale de Vienne. Après tout, Freud avait été l'élève de Bamberger, de Leidesdorf et de Meynert. Il avait été associé de près aux recherches de Meynert pendant deux ans (de 1883 à 1885). Il avait été envoyé auprès de Charcot par l'université sur des fonds de l'université, et au lieu de revenir avec des nouvelles rassurantes et attendues que Paris n'avait rien à apprendre à Vienne en neurologie, il fait son retour en apôtre de Charcot, l'étranger, louant ses mérites comme autant d'insuffisances pour l'école de Vienne³².

Le mot « traître » n'a aucune place dans le domaine de la science objective, où l'observation et l'expérimentation conduisent à l'approbation unanime de faits avérés. Mais il est bien connu que les émotions et les exigences irrationnelles des hommes de science leur jouent quelques tours. En réalité, Freud avait rencontré à Paris quelqu'un qu'il admirait plus que Meynert, et dès son retour il se mit à chercher querelle à l'enseignement de Meynert sur l'anatomie cérébrale. En août 1886, parut un article de Freud sur le nerf acoustique³³ dont les conclusions lui servirent d'argument contre Meynert en 1891³⁴. Toujours en 1886, il donna une conférence

32. Julius Wagner-Jauregg, le futur prix Nobel de médecine de 1927, était présent à cette séance. Dans ses mémoires, il est amené à en parler brièvement. À l'époque, Freud et lui se connaissaient bien, sans qu'il y ait de liens d'amitié cependant. En 1893, il succéda à Meynert à l'université. Page 72 de ses mémoires, il écrit : « Il [Freud] alla à Paris et s'enticha de Charcot [...] À son retour à Vienne, il fit une conférence à la Société des médecins, où il ne parla que de Charcot et en fit son éloge. Les leaders viennois supportèrent mal cela. Bamberger et Meynert répondirent vertement à Freud dans la discussion, et après quoi il tomba en quasi-disgrâce à la faculté » (IGS).

33. Sigmund Freud, *Über den Ursprung des Nervus acusticus* (« Sur l'origine du nerf acoustique »), art. cit.

34. La contribution de Freud à l'étude de l'aphasie paraîtra en 1891 sous le titre « Zur Auffassung der Aphasien. Eine kritische Studie » (*Pour concevoir les aphasies. Une étude critique*, traduction de Fernand Cambon, Paris, Epel, 2010). En s'attaquant à la doctrine anatomolocalisatrice de l'aphasie, Freud portait, entre autres, le fer contre Meynert et son cortico-centrisme proclamé.

sur l'aphasie au Club de physiologie, dont la théorie exposée contredisait certains principes fondamentaux de Meynert. C'est dans ce contexte qu'on peut comprendre l'attitude agressive de Meynert lors de la session d'octobre de la Société des médecins et l'émergence de cette hostilité qui le poussa quelques années plus tard à attaquer Freud dans une publication, jusqu'à le considérer comme un renégat de l'école viennoise, qui l'avait cependant auparavant formé « comme médecin rompu à l'exactitude de la physiologie³⁵ ».

Le rapport de Freud sur sa visite à la Salpêtrière n'était certes pas un modèle de diplomatie. Il s'y montrait totalement indépendant ; il n'arborait pas la modestie traditionnelle du jeune homme qui sait que tout ce qu'il a à dire n'a pas vraiment d'importance, et qui considère de son devoir naturel d'applaudir ses aînés dans la carrière. Jusqu'où était-il conscient des répercussions qu'un tel discours aurait sur un tel public, nous ne pouvons le dire. On peut affirmer avec certitude que si un ami lui avait conseillé la prudence, il aurait rejeté son avis. Freud n'a jamais pu tolérer le moindre compromis en matière de vérité scientifique, pas plus que dans l'expression de ses sentiments pour ou contre les personnes. À cette occasion, son intégrité tant scientifique que personnelle était en jeu. Son respect de l'autorité à l'époque encore puissant et empreint de naïveté, mais aussi son culte du héros ne lui permettaient pas de douter sérieusement du fait que seuls de grands hommes accèdent aux situations de pouvoir, ou encore que ces mêmes grands hommes, jugeant de propositions scientifiques, n'aient d'autres motivations que la pure recherche de la vérité. Qu'une telle naïveté puisse de façon sophistiquée servir un déni de suspicion profondément enraciné à l'égard de tous les hommes de pouvoir, une telle découverte était encore loin d'être faite. Quoi qu'il en soit, ce fut une grave erreur d'introduire la question périphérique et controversée des accidents de chemin de fer, un sujet qui n'avait probablement intéressé Freud que pour des raisons personnelles³⁶ mais méconnues de lui à cette époque.

Les leaders de l'école de médecine ne furent pas à la hauteur, et pas seulement lors de la discussion du 15 octobre. Freud avait trouvé des cas d'hystérie masculine dans plusieurs départements de l'Hôpital général, mais les chefs de ces services refusèrent de l'aider, lui et la science, contre les Bamberger, Meynert, Leidesdorf et la majorité compacte³⁷. Il se vit refuser l'autorisation de présenter ces cas devant la Société. « Je finis par dénicher hors de l'hôpital un cas d'hémianesthésie hystérique classique

35. T. Meynert, « Beitrag zum Verständnis der traumatischen Neurosen », *Wiener klinische Wochenschrift*, Bd 2, p. 498-503 (IGS).

36. Freud associa plus tard sa propre phobie des transports ferroviaires à la menace de la pauvreté.

37. Une référence à la pièce d'Henrik Ibsen *Un ennemi du peuple* (« The most dangerous enemy to truth and freedom in our midst is the compact majority », « L'ennemi le plus dangereux pour la vérité et la liberté au milieu de nous est la majorité compacte »).

chez un homme³⁸. » Cette formulation, « je finis par » – que Freud utilise dans sa *Selbstdarstellung* – nous induit à penser qu’il eut à chercher et à attendre longtemps, mais la phrase n’est en fait seulement qu’à la mesure de son indignation et de son impatience. En réalité, une semaine seulement après son intervention devant la Société, il avait diagnostiqué comme hystérie les symptômes d’un graveur de vingt-neuf ans, August P. Le cas lui avait été envoyé par le D^r von Beregszászy³⁹, un jeune privat-docent et praticien en laryngologie. Le 23 octobre, l’ophtalmologue Königstein entamait – dans le bureau de Freud – un examen ophtalmologique approfondi de P. (hémianopsie), et le 24 novembre, soit seulement cinq semaines après le défi de Meynert, Freud présentait « un cas d’hystérie masculine » devant la Société des médecins.

Ce jour-là, Bamberger ne siégeait pas ; à sa place, le physiologiste Sigmund Exner, un petit homme poli et jovial, doté d’un goitre proéminent. La séance n’était pas centrée sur un exposé important, et comme un grand nombre de communications brèves et de présentations de cas avaient été programmées, Exner demanda à tous les intervenants de respecter strictement les dix minutes imparties. Exner connaissait bien Freud de leurs années communes à l’Institut de physiologie de Brücke. Ce n’était pas un médecin praticien, et la question « Charcot est-il meilleur clinicien que les maîtres viennois ? » ne le concernait pas, il pouvait donc réserver à Freud un accueil amical.

Freud présenta le cas d’August P. – le jeune graveur – ; il s’agissait d’un exemple très convaincant d’hémianesthésie et d’hémianopsie très marquées, montrant de nombreux « stigmates hystériques » de type Charcot dans une forme de développement extrême incluant les zones hystérogènes. Freud avait découvert que ces symptômes étaient les réponses directes à un trauma dramatique et relata les éléments suivants :

« Sa maladie actuelle remonte à environ trois ans. À l’époque, il se querelle avec son frère, un homme aux mœurs dissolues, qui refusait de lui rembourser un prêt ; ce frère menace de le poignarder et revient vers lui avec un couteau. Cela le précipite dans une angoisse sans nom ; il ressent un sifflement dans sa tête comme si elle allait exploser, il court jusque chez lui, il est incapable de se souvenir de la façon dont il y est parvenu, et il s’écroule sans connaissance devant le seuil de sa porte d’entrée. On lui rapporte plus tard qu’il fut pris deux heures durant de très violentes convulsions au cours desquelles il parlait de la scène avec son frère.

38. Sigmund Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, op. cit., p. 27.

39. De ce laryngologue viennois on sait peu de chose. Un essai de J. Beregszászy sur l’anatomie et la physiologie du larynx est cependant recensé à cette époque : *Beitrag zur Anatomie und Physiologie des Kehlkopfs* (Aus dem anatomischen Institut des Herrn Prof. E. Zuckerkandl in Wien), *Archiv für die gesamte Physiologie*, Bd XLVI, 1889-1890, Heft 10, p. 465-478. Il traduit en allemand le livre de Henry T. Butlin, *Diseases of Tongues*, 1885, sous le titre *Krankheiten der Zunge* (1887).

À son réveil, il se sent très abattu ; dans les six semaines qui suivent, il souffre de douleurs et de pressions sur le côté gauche de la tête, les sensations dans l'hémicorps gauche lui semblent altérées, et quand il reprend le travail, peu de temps après, ses yeux fatiguent rapidement. Son état reste stationnaire avec quelques variations pendant trois ans, jusqu'à ce qu'une nouvelle émotion, il y a sept semaines, entraîne une aggravation. Le patient est accusé de vol par une femme ; il a de fortes palpitations cardiaques, et pendant près de quatorze jours il est à ce point déprimé qu'il a des pensées suicidaires et dans le même temps un très fort tremblement s'installe, agitant son bras et sa jambe gauches ; il ressent la moitié gauche de son corps comme si elle avait été rouée de coups ; ses yeux sont très faibles et il voit souvent tout en gris ; son sommeil est perturbé par des apparitions effrayantes et des rêves au cours desquels il a l'impression de tomber de très haut ; il a des douleurs dans la partie gauche du cou, sur le flanc gauche, dans les reins et en d'autres endroits encore ; son estomac lui semble souvent "comme ballonné", et il se voit dans l'obligation de cesser le travail. Une nouvelle aggravation de tous ces symptômes a eu lieu depuis une semaine. Le patient souffre en plus de violentes douleurs au genou gauche et à la plante du pied gauche ; quand il marche longtemps, il éprouve une étrange sensation dans la gorge, comme si sa langue était nouée, des chants résonnent souvent à ses oreilles et même davantage. Sa mémoire de l'expérience vécue au cours de sa maladie est ténue, par contre elle est intacte pour les événements antérieurs. Des accès convulsifs se répétèrent six à neuf fois en trois ans ; ils furent cependant pour la plupart d'entre eux légers, à l'exception d'une crise nocturne à la fin du mois d'août qui s'accompagna de fortes "secousses". »

Freud fit la démonstration de ces symptômes à la manière brillante de Charcot, de façon experte et précise et cependant avec davantage de considération pour le patient qu'on en usait d'ordinaire dans les présentations cliniques.

« La peau de la moitié gauche de la tête réagit de façon différente de ce qu'on pouvait attendre ; elle est totalement insensible à quelque stimulus que ce soit. Je peux piquer, pincer, faire rouler le lobe de l'oreille entre mes doigts, sans que le patient éprouve la moindre sensation. Il existe donc bien une anesthésie très marquée qui n'affecte pas seulement la peau, mais aussi les muqueuses, comme je vous le démontrerai sur les lèvres et la langue du patient. Si j'introduis un petit rouleau de papier dans le conduit auditif externe gauche et ensuite dans la narine gauche, cela ne provoque absolument aucune réaction. Lorsque je répète l'expérience du côté droit, j'observe une sensibilité normale [...].

La même influence, celle de l'attention détournée et du regard, s'applique à la jambe gauche. Aujourd'hui, le patient a marché d'un bon pas à côté de moi pendant une heure dans la rue sans regarder ses pieds et j'ai remarqué qu'il avançait sa jambe gauche en fauchant légèrement et qu'il laissait souvent traîner son pied sur le sol. Mais quand je lui ai demandé de suivre du regard chaque mouvement de la jambe anesthésiée en marchant, le mouvement devint lent et incertain et cela le fatigua très vite. Enfin, sa démarche devint complètement incertaine lorsqu'il ferma les yeux, il se propulsait alors vers l'avant en tâtant le sol des deux pieds

comme nous le faisons dans le noir lorsque le lieu ne nous est pas familier. Il lui est également très difficile de rester debout sur sa seule jambe. »

Königstein conclut la présentation par son rapport de l'examen très méticuleux de la vision du patient, mettant en évidence l'existence des symptômes ophtalmologiques de l'hystérie – particulièrement l'hémianopsie décrite par Charcot –, que « nous avons à Vienne jusqu'à maintenant négligés ou sous-estimés dans nos cas ».

Les comptes-rendus de l'époque de cette réunion dans les journaux médicaux ne font pas mention d'une discussion de l'intervention de Freud. Il est probable qu'il n'y en eut pas. Lorsque Freud écrit dans sa *Selbstdarstellung* « cette fois je fus applaudi », c'est sans doute ce qui a eu lieu, et rien de plus. Aucun doute : Freud avait gagné ce round.

L'article « Un cas d'hystérie masculine » parut, les 4 et 11 décembre 1886, suivi du rapport de Königstein⁴⁰, dans le *Wiener Medizinische Wochenschrift*, sous le titre optimiste d'une série anticipée : « Contributions à la clinique de l'hystérie, n° 1 ». Mais Freud ne donna pas de suite à cette série.

Dans les faits, avec l'année 1887 débutent pour Freud les quatre années les plus pauvres en publications. « Dans la période de 1886 à 1891, j'ai fait peu de travail scientifique et je n'ai guère publié. J'étais accaparé par l'obligation de me faire une place dans ma nouvelle profession et d'assurer mon existence matérielle ainsi que celle de ma famille, qui s'accroissait rapidement⁴¹. » À côté de la traduction du livre de Bernheim sur l'hypnotisme, et de la préface qui l'accompagne, de quelques articles dans un dictionnaire médical et de quatre recensions d'ouvrages, ne parurent que deux courtes contributions scientifiques dans les années 1887-1890, l'une sur « La phobie de la cocaïne⁴² », l'autre sur « Un cas d'hémianopsie⁴³ ». Mais qu'il poursuive intensément ses recherches, la soudaine explosion de sa productivité en 1891 le montre. Pendant cette période silencieuse, il a travaillé de façon régulière dans les domaines de l'anatomie cérébrale, des paralysies cérébrales infantiles, de l'hypnotisme et des névroses. Toutefois, il différa la publication de ses découvertes de plusieurs années.

40. L'article de Königstein parut la semaine suivante, le 18 décembre, dans le même hebdomadaire, sous le titre : « Beiträge zur Kasuistik der Hysterie. Von Dr. SIGM. Freud, Dozent für Nervenkrankheiten in Wien. Beobachtung einer hochgradigen Hemianästhesie bei einem hysterischen Manne. (Schluss.) Untersuchung des Sehorgans vom Dozenten Dr. L. Königstein » (« Examen ophtalmologique du Dozent Dr L. Königstein »).

41. Sigmund Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, op. cit., p. 31.

42. Sigmund Freud, « Bemerkungen über Cocainsucht und Cocainfurcht, mit Beziehung auf einen Vortrag W. A. Hammonds », *Wiener medizinische Wochenschrift*, t. 37, juillet 1887, p. 929-932. (« Remarques sur la cocaïnomanie et la cocaïnophobie en référence à une conférence de W. A. Hammond »).

43. Sigmund Freud, « Über Hemianopsie im frühesten Kindesalter » (« L'hémianopsie dans la petite enfance »), *Wiener medizinische Wochenschrift*, août, n° 32, p. 1081-1086, et n° 33, p. 1116-1121.

La raison de cette réserve et de cette réticence, ou de cette inhibition, ne nous est pas connue et il n'est pas dans notre intention de tirer des conclusions définitives avant que les faits puissent être présentés dans leur totalité. Le conflit avec Meynert fut certainement l'un des facteurs à l'œuvre dans la stérilité de ces années-là, l'autre fut la déception liée à la cocaïne. (Ces deux sujets seront traités dans des articles à venir⁴⁴.) Un troisième facteur semble clairement avoir été la réaction des principaux médecins à ses rapports devant la Société des médecins de Vienne. Freud écrivit qu'en dépit des applaudissements du 24 novembre, « on ne m'en accorda pas plus d'intérêt. Mon impression que les grandes autorités avaient rejeté mes nouveautés n'en fut pas ébranlée ; avec mon hystérie masculine [...] je me trouvai repoussé dans l'opposition⁴⁵. »

Cela n'altéra bien sûr pas la conviction de Freud que lui et Charcot avaient raison ; mais cela réduisit radicalement son admiration à l'égard des grands hommes, qui, confrontés à de nouveaux faits démontrés, sont incapables de réviser leurs anciennes théories. Pour paraphraser une expression que Freud utilisera plus tard, on pourrait dire que « la voix de l'intellect est trop basse⁴⁶ » chez de tels hommes pour mériter le respect et l'autorité qu'ils réclament. Ce constat se fit dans l'amertume, la colère et la déception. À ce qu'il était encore moins capable à l'époque qu'il ne le fut plus tard de cacher son mépris, et qu'il se montrait peu enclin comme toujours au mensonge et à l'hypocrisie, s'ajoutent sa réticence et sa crainte d'affronter dans l'arène publique ses héros démasqués. De sorte qu'il n'était pas disposé à leur permettre de juger ses réflexions et ses travaux, qu'ils fussent vraiment importants ou simplement du niveau moyen des communications scientifiques du moment.

Dans sa *Selbstdarstellung*, après avoir indiqué comment il s'était « trouvé poussé dans l'opposition », il fait la remarque suivante : « Je me retirai de la vie universitaire et associative. Cela fait une éternité que je n'ai pas mis les pieds à la "Société des médecins"⁴⁷. »

Les émotions de ces jours-là, qui résonnent encore quarante ans plus tard chez l'auteur de l'autobiographie, pourraient donner l'impression

44. Cf. S. Bernfeld, « Freud's studies on cocaine », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, n° 4, vol. 1, octobre 1953.

45. Sigmund Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, op. cit., p. 27.

46. « Die Stimme des Intellekts ist leise, aber sie ruht nicht, ehe sie sich Gehör geschafft hat » (*Die Zukunft einer Illusion*, 1927)

« Nous aurons beau dire et redire que l'intellect humain est sans force par rapport aux instincts des hommes, et avoir raison ce disant, il y a cependant quelque chose de particulier à cette faiblesse : la voix de l'intellect est basse, mais elle ne s'arrête point qu'on ne l'ait entendue. Et, après des rebuffades répétées et innombrables, on finit quand même par l'entendre. C'est là un des rares points sur lesquels on puisse être optimiste en ce qui regarde l'avenir de l'humanité, mais ce point n'est pas de médiocre importance. » (*L'avenir d'une illusion*, traduction de Marie Bonaparte, Paris, PUF, chapitre X, 1971, p. 76-77). (NDT)

47. Sigmund Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, op. cit., p. 27.

à un lecteur superficiel que, blessé par l'absence de réponse, il cessa d'assister aux réunions de la Société des médecins immédiatement ou peu après la présentation de son deuxième article. En fait, il se retint de toute mise en acte d'un jugement impulsif pendant une année entière. D'après les comptes-rendus des séances de la Société des médecins tels qu'ils ont paru dans les journaux médicaux, nous savons qu'il participa aux discussions de la Société le 13 mai 1887 et encore à celles du 21 octobre 1887⁴⁸. En février 1888, il écrivit à Fliess : « Hier, il y a eu un grand scandale à la Société des médecins. Ils voulaient nous contraindre à nous abonner à un nouvel hebdomadaire qui est censé affirmer le point de vue épuré, juste et chrétien de quelques conseillers auliques (conseillers privés à la cour) qui ont depuis longtemps oublié ce que c'est que travailler. Naturellement, ils vont arriver à leurs fins ; j'ai bien envie de démissionner⁴⁹. » À la fin des années 1880, progressivement, des tendances antisémites ont influencé plus ouvertement les politiques universitaires, comme le prouve la remarque de Freud dans sa lettre⁵⁰, ce qui exacerba son attitude jusqu'au plus complet mépris.

Nous ne savons pas quand Freud cessa définitivement de participer aux réunions de la Société des médecins. L'expression qu'il emploie en 1926, « seit einem Menschenalter nicht mehr besucht⁵¹ », pourrait très bien ne pas être une simple métaphore mais dater la dernière de ses présences sporadiques de l'année 1886⁵².

Toutefois, le retrait immédiat que la *Selbstdarstellung* semble indiquer était sans doute son souhait à l'époque. Il ne lui avait pas fallu plus de cinq minutes pour évaluer les protestations de Bamberger, Leidesdorf et Meynert. Il avait alors compris qu'il n'appartenait pas à leur groupe ; qu'il ne souhaitait plus lui appartenir désormais ; qu'en fait il devait se séparer définitivement de ses premiers maîtres. Mais ce n'est que deux ans plus

48. On remarquera également que Freud rapporta, en français, pour le *Bulletin médical* (cf. tome 1, 1887) les séances du 29 avril, des 6, 13, 20 et 27 mai et du 10 juin 1887 de la Société des médecins de Vienne. (NDT)

49. Lettre à Fliess du 4 février 1888, traduction de Françoise Kahn et François Robert. C'est la troisième lettre que Freud adresse à Fliess. Leur correspondance a commencé le 24 novembre 1887. Quant à l'hebdomadaire dont il est fait mention, il s'agit de la *Wiener klinische Wochenschrift*, dont le premier numéro parut le 5 avril 1888.

50. Ce que cette revue pouvait avoir de spécifiquement chrétien n'est pas clair, notent les traducteurs de la lettre. Son directeur, Heinrich von Bamberger, et quelques membres du comité de rédaction (dont Ernst Fleischl von Marxow, ami personnel de Freud) étaient juifs. Par ailleurs, Freud n'a jamais démissionné de la Société, il a même été élu membre d'honneur en 1931.

51. Littéralement, « je n'y suis plus allé le temps d'une génération », trente ans équivalant à un espace générationnel.

52. Jusqu'en 1909, Freud intervient soit comme participant soit comme conférencier à la Société de psychiatrie, au Club médical et dans des sociétés savantes autres que la Société des médecins. Ses cours à l'Université – jusqu'en 1902 comme privatdozent, puis ensuite avec le titre de « außerordentlicher Professor » – se poursuivent régulièrement jusqu'en 1917, date à laquelle il lit ses conférences d'*Introduction à la psychanalyse*.

tard – après plusieurs incidents, et spécialement après l’attaque de Meynert à son égard et sa défense de l’hypnotisme – que Freud parvint à exprimer franchement et en termes clairs son sentiment : « La plupart des gens admettent difficilement qu’un chercheur qui a acquis une grande expérience et fait preuve d’une grande perspicacité dans quelques chapitres de la neuropathologie [Meynert] puisse, pour d’autres problèmes, être dépourvu de toute aptitude à être sollicité comme autorité ; et le respect devant la grandeur, particulièrement devant la grandeur intellectuelle, compte assurément parmi les meilleurs traits de la nature humaine. Mais il doit céder le pas au respect devant les faits⁵³. » Le rejet subi par Freud de la part des principaux leaders de l’école viennoise de médecine se mua en un puissant stimulant dans son effort d’accéder à une complète indépendance intellectuelle. Mais cela contribua à faire de cette première année d’indépendance économique « l’année la plus sombre et la moins réussie de [sa] vie⁵⁴. »

Bibliographie telle qu’établie par S et S. Cassirer Bernfeld

BERNFELD CASSIRER, Suzanne. « Freud and Archaeology », *Amer. Imago*, n° 8, p. 107-128, 1951.

CHARCOT, Jean-Martin. *Neue Vorlesungen über die Krankheiten des Nervensystems, insbesondere über Hysterie*, traduction de Sigmund Freud, Leipzig und Wien, Tœplitz & Deuticke, 1886. L’annonce de la publication parut dans les journaux médicaux d’octobre 1886. Le *Wiener medizinische Wochenschrift* publia les bonnes feuilles d’un chapitre dans son n° 36, le 15 mai 1886, sous le titre « À propos d’un cas de coxalgie hystérique ».

FREUD, Anna. Communication personnelle, Londres.

FREUD-BERNAIS, Anna. « My Brother, Sigmund Freud », *Am. Mercury*, n° 51, 1940, p. 341.

53. S. Freud, « Rezension von Forel “Hypnotism” », *GW*, Nachtragsband, 1999, p. 127. Traduction française : « Compte rendu du livre de Forel : l’hypnotisme, sa signification et son emploi », dans *L’écrit du temps*, 3, 1983, traduction Mikkel Borch-Jakobsen, Philippe Koepfel et Ferdinand Scherrer.

« Es fällt den meisten Menschen schwer anzunehmen, daß ein Forscher, der für einige Kapitel der Neuropathologie große Erfahrung erworben und viel Scharfblick bewiesen hat, für andere Probleme jeder Eignung, als Autorität angerufen zu werden, entbehren sollte; und der Respekt vor der Größe, besonders vor der intellektuellen Größe, gehört gewiß zu den besten Eigenschaften der menschlichen Natur. Aber er soll gegen den Respekt vor den Tatsachen zurücktreten. Man braucht sich nicht zu scheuen, es auszusprechen, wenn man die Anlehnung an eine Autorität gegen das eigene, durch Studium der Tatsachen erworbene Urteil zurücksetzt. »

54. Les auteurs renvoient ici au chapitre VI de la *Traumdeutung* et à l’étude des rêves de punition. *GW*, bd 2-3, p. 480 (OCP IV, p. 526).

- FREUD, Sigmund. *An Autobiographical Study*, Trans. James Strachey, London, Hogarth. 1936. p. 25, 26, 30 [*Sigmund Freud présenté par lui-même*, traduction Fernand Cambon, Gallimard, 1984, p. 26, 27 et 31].
- FREUD, Sigmund. *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, M. Bonaparte, Anna Freud, Ernst Kris, (eds), London, Imago Publ. Co., 1950, p. 63, 64 [*Lettres à Fliess 1887-1904*, édition complète, PUF, 2006, traduction Françoise Kahn et François Robert, p. 35].
- FREUD, Sigmund. « Beobachtung einer hochgradigen Hemianästhesie bei einem hysterischen Manne (Beitrag, zur Casuistik der Hysterie I) », *Wien. med. Wochenschrift*, vol. 36, n° 49, 1886, p. 1633-1638 (and Königsstein, L., « Untersuchung des Sehorgans », *ibid.*, n° 36, p. 1674-1676, 1886), *Gesammelte Werke*, Nachtragsband, p. 57-64 [Observation d'une hémianopsie sévère chez un homme hystérique. Contributions à la clinique de l'hystérie, n° 1, traduction T. Longé, *Essaim*, n° 30, Toulouse, Érès, 2013, p. 111-124].
- FREUD, Sigmund. « Bemerkungen über Cocainsucht und Cocainfurcht », *Wien. med. Wochenschrift*, n° 37, 1887, p. 929-932 [« Cocainomanie et cocaïnophobie », dans Robert Byck (ed.), *Sigmund Freud, De la cocaïne*, Bruxelles, Éd. Complexe, 1976].
- FREUD, Sigmund. « Hypnotism and Suggestion », Trans. James Strachey, *Collected Papers*, V. 5, London, Hogarth, 1950, p. 11-24. Préface du traducteur au livre d'H. Bernheim, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique*, paru dès septembre 1888 sous le titre « Hypnotismus und Suggestion » dans le *Wiener medizinischen Blättern*, Bd 11, n° 38, p. 1189-1193, et dans le n° 39, p. 1226-1228 [« Hypnotisme et suggestion », *L'écrit du temps*, n° 6, 1984, traduction Mikkel Borch-Jakobsen, Philippe Koeppel et Ferdinand Scherrer].
- FREUD, Sigmund. « The Interpretation of Dreams », *The Basic Writings of Sigmund Freud*, A. A. Brill (ed.), New York, Modern Library, 1938, p. 446 [L'interprétation du rêve, OCP IV, PUF, p. 526].

Recension d'ouvrages

- AVERBECK, J. H. « Die Akute Neurasthenie », *Wien. med. Wochenschrift*, n° 37, 1887, p. 138 [La neurasthénie aiguë].
- WEIR MITCHELL, S. « Die Behandlung gewisser Formen von Neurasthenie und Hysterie », *ibid.*, p. 138 [Le traitement de certaines formes de neurasthénie et d'hystérie].
- OBERSTEINER, H. « Anleitung beim Studium des Baues der nervösen Centralorgane », *ibid.*, p. 1642-1644 [Introduction à l'étude de la structure des organes nerveux centraux].
- FOREL, A. « Der Hypnotismus », *ibid.*, Bd 39, n° 29 (13 juillet 1889) ; n° 47 (23 novembre 1889), p. 1097-1100 et 1892-1896 [« Compte-rendu du

livre de Forel : *L'hypnotisme, sa signification et son emploi* », *L'écrit du temps*, n° 3, 1983, traduction Mikkel Borch-Jakobsen, Philippe Koeppel et Ferdinand Scherrer].

FREUD, Sigmund. « Über den Ursprung des Nervus Acusticus », *Monatschrift. f. Ohrenheilkunde*, n° 20, 1886, p. 245-251 ; p. 277-282 [De l'origine du nerf acoustique].

FREUD, Sigmund. « Über Hemianopsie im frühesten Kindesalter », *Wien. med. Wochenschrift*, n° 38, 1888, p. 1081-1086 ; 1116-1121 [L'hémianopsie dans la petite enfance].

FREUD, Sigmund. *Zu Auffassung der Aphasien*, Wien, Verlag Deuticke, 1891 [Pour concevoir les aphasies, une étude critique, traduction Fernand Cambon, Epel, 2010].

FREUD, Sigmund ; RIE, O. « Klinische Studie über die halbseitige Cerebrallähmung der Kinder », *Beitrage zur Kinderheilkunde*, V. 3, 1891 [Études cliniques de l'hémiplégie cérébrale chez l'enfant].

MEYNERT, Theodor. « Beitrag zum Verständnis der traumatischen Neurose », *Wien Klin Wochenschrift*, n° 2, 1889, p. 475-476, 498-503, 522-524 [Contribution à la connaissance de la névrose traumatique].